

MARDI

20 NOVEMBRE 1832.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine. On s'abonne au Bureau du Journal, rue d'Amboise, Barrière de Fer; M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BADEUF, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PERRET, imprimeur du Journal, rue Saint-Dominique.



DEUXIÈME ANNÉE.

N° 111.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est; pour Lyon, de 7 francs pour trois mois, de 15 francs pour six mois, et de 25 francs pour l'année. On ajoutera deux francs par trimestre pour le dehors. Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau, francs de port.

LA GLANEUSE,

JOURNAL POPULAIRE.



La prison est le Séminaire des Patriotes.

LETTRE

D'un ouvrier de Paris,

A Monsieur le Rédacteur de la Glaneuse.

Monsieur,

Je ne suis ni valet, ni espion, ni même sergent de ville: bref, je ne suis rien qu'un homme du peuple, un prolétaire comme on dit maintenant, ce n'est pas que je n'eusse pu aussi bien que tant d'autres devenir quelque chose, par exemple, garde champêtre ou garçon de bureau. On trouve que j'écris proprement, que je me fais comprendre quand je parle, et d'aucuns qui me protégeaient, voulaient me lancer dans les places, où, disaient-ils, je ne pouvais manquer de faire aisément mon chemin, mais moi qui me connais je n'en voulais rien croire. préférant rester ce que j'étais, pauvre, mais ne dépendant de personne, libre de penser à ma manière et de dire tout ce que je pense. Car, comme dit l'autre, je n'ai point sur ma langue un assez grand empire. Et m'est avis que je fis bien, à voir aujourd'hui comme il pleut des destitutions sur tous ceux qui, occupant un emploi, se croient obligés en conscience à prendre plutôt l'intérêt du peuple qui les paie que du gouvernement qui les nomme.

Si bien donc que je ne suis qu'un simple ouvrier, travaillant quand j'ai de l'ouvrage, chomant quand je n'en ai pas, ce qui nous arrive à moi et à d'autres plus souvent que nous ne voudrions. Les uns accusent les carlistes, les autres le gouvernement, et mon voisin, garçon instruit qui veut parvenir et qui parviendra, déjà surnuméraire, sage assez d'ailleurs pour n'avoir d'opinion que celle de son chef de bureau, prétend que la république seule en est cause. Moi, là dessus, j'ai bien aussi mon avis, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Je vous disais que je ne travaille pas toujours, or, quand je me repose, de gré ou de force, au lieu d'aller à la guinguette comme beaucoup de mes camarades, soit dit sans les mépriser, ils ont leur goût et sont maîtres de le suivre toutes les fois qu'ils ne font tort à personne: au lieu donc d'aller avec eux, je reste dans ma chambre où me promène aux champs, lisant les livres qu'on me prête et surtout les journaux. Car de fait les journaux sont ma lecture favorite et je m'en passe plus difficilement que de tabac. Ce n'est pas, à dire vrai, que je sois entièrement content d'eux: je trouve qu'ils ne sont pas assez écrits pour le peuple, pour les gens comme moi, simples, de bon sens, il est vrai, mais mal instruits et dont les plus malins savent tout juste lire, écrire et chiffrer. Je ne comprends pas toujours la moitié de ce qu'ils disent, et la moitié de ce que je comprends souvent ne m'intéresse en rien. Que me font à moi toutes ces phrases qui ne sont que du latin pour ma chétive intelligence. Nous autres ouvriers nous n'y comprenons rien et n'en tirons aucun fruit. Que me font encore toutes ces histoires de protocoles à n'en pas finir, de courriers et de diplomates toujours en chemin, et qui, à ce que j'entends dire, n'ont jamais pu les uns ni les autres empêcher de se battre deux peuples qui le veulent bien? Et ces nouvelles et ces notifications de mariage entre tels et tels princes? Et celles-ci qu'on lit régulièrement chaque matin dans les journaux, imprimées en gros caractères: Le roi est allé se promener, le roi est sorti en calèche. On disait autrefois: L'empereur est allé à Vienne, à Madrid, à Moscou, ou plus tard, quand il n'y avait pas d'empereur: Le roi est allé à la messe, le roi est allé à la chasse. Mon Dieu, que Philippe aille se promener, lui qui ne va ni à la chasse, ni à la messe, ni à Vienne, rien de plus naturel; mais est-ce donc un si grand nement qu'il faille en instruire l'Europe?



vingt-quatre heures ? Autant vaudrait lui apprendre qu'il a fait jour à midi, que le Palais-Royal n'est pas la place de la révolution, ou que la cour des Tuileries n'est pas la cour des miracles. Mais voici ce qui me fâche plus que tout le reste : Il ne se donne pas un dîner ministériel ou diplomatique, pas une fête ou un bal à la cour que tous les journaux aussitôt ne s'enrouent à le crier par dessus les toits. Eh ! messieurs les journalistes, sommes-nous donc chez les Mongols et prenez-vous Louis-Philippe pour un khan de Tartares, faisant crier par un héraut devant sa tente enfumée : Esclaves du seigneur des seigneurs, notre maître et celui de la terre, le grand khan a dîné aujourd'hui comme quatre, que tous ses esclaves se réjouissent, qu'ils aient dîné ou non.

Cela peut être intéressant à savoir chez nous pour ceux qui vivent à la cour ou qui en vivent : mais croyez-vous que le pauvre peuple puisse apprendre sans colère, ou tout au moins sans une sorte d'envie (très condamnable, j'en suis d'accord, mais pourtant très naturelle), que le roi a donné un grand dîner, ou tel ministre une indigestion à ses parasites titrés, quand lui, peuple, meurt de misère et de faim, ou peut à peine vivre en travaillant comme un forçat ?

Et là-dessus, je disais l'autre jour à mon portier, grand clerc en politique, que je voudrais voir un journal qui ne fût écrit que pour le peuple, qui ne contint que les choses qu'il comprend et qui l'intéressent. Pourquoi, disais-je, quand tous les courtisans depuis le premier gentilhomme de la chambre jusqu'au dernier marmiteux des cuisines, quand les ministres et leurs garçons de bureaux, quand les hommes de tous les partis, blancs, rouges, verts, tricolores, ont chacun leur journal, qu'ils lisent, méditent, apprennent par cœur, faisant là chaque matin provisions d'idées pour tout le jour, pourquoi le peuple qui n'est pas la cour, mais qui la fait vivre, qui n'est d'aucun parti, mais qui les vaut tous, n'aurait-il pas aussi son journal, journal simple et clair, qui l'instruise en l'amusant, qui frappât du poeet de la satire les très hauts, très puissants et très excellents seigneurs qui l'exploitent, et qui lui procurât du moins la satisfaction de se venger par le ridicule de ceux qui lui prennent son argent. Sans doute, il ne ferait pas rire les courtisans et les ministres, mais le peuple le lirait et il en ferait son profit à leur grand déplaisir.

Voilà ce que je disais un matin à mon portier, et le soir, quand je rentrais chez moi, il me remit tout joyeux un numéro de votre journal. Nous l'avons lu ensemble, je l'ai lu aux braves gens de ma connaissance, et tous, nous n'avons eu qu'un avis, c'est qu'il est fort bon et qu'il promet ce que nous demandions. Nous vous félicitons donc sincèrement de la publication de votre journal, et nous vous prions d'en envoyer un abonnement à Louis-Philippe, en le lui adressant *gratis*, cela ne peut manquer de lui faire plaisir.

LA ROYAUTÉ RÉPUBLICAINE.

Moi aussi, je suis républicain !
LOUIS-PHILIPPE.

Ce sont, ma foi, de drôles de gens, que vos républicains !

Mais de quoi se plaignent-ils ?

Où trouveront-ils un gouvernement qui fasse mieux leurs affaires ?

Moi, mes amis, je vous le dis sans cérémonie : Je suis pour mon compte fort content du gouvernement actuel.

Je trouve qu'il ne nous laisse rien à désirer.

Et qu'il faut être bien sot pour lui en vouloir.

C'est n'avoir pas le sens commun.

Oh ! entendons-nous : si j'étais royaliste, je serais furieux contre le gouvernement de Louis-Philippe, je maudirais sa conduite, je lui reprocherais de perdre la royauté.

Et je ne la lui pardonnerais pas.

Mais comme je suis républicain de cœur et d'âme, je suis enchanté qu'il fasse ainsi sa besogne : il se charge de prouver à tout le monde que la royauté est usée, et il faut convenir qu'il s'acquitte de ce soin à merveille.

Ma foi, je suis tenté de croire que Louis-Philippe est décidément républicain.

Qu'il nous cache son jeu.

Et que tout ce qu'il en fait n'est que pour nous dire : Vous voyez que la royauté n'est bonne à rien.

· Eh ! dites-moi, que ferait-il de mieux s'il était républicain comme vous et moi ?

Rien, sans contredit. — Louis-Philippe travaille plus que qu'il soit pour la république.

On voit qu'il y va de tout cœur, et qu'il n'y perd pas un instant.

Il veut que nous arrivions à la république le plus tôt possible.

Donc Louis-Philippe est républicain.

Cela me paraît clair comme le jour.

Mais, supposons un instant que Louis-Philippe soit royaliste : il se conduirait tout autrement, à moins que d'être un sot, ce qui n'est pas.

Si Louis-Philippe était royaliste, il prendrait à tâche de nous faire aimer la royauté.

Il s'efforcerait de prouver que les intérêts de la royauté sont toujours ceux de la nation.

Au lieu de chercher un vain appui à l'étranger, il voudrait fonder sa puissance sur l'amour des citoyens.

Il écouterait les sympathies de la France, ferait respecter au dehors son indépendance, son honneur, sa dignité.

Il travaillerait à détruire tous les privilèges et à améliorer le sort du prolétaire.

Il respecterait la liberté de la presse, le droit d'association, la liberté individuelle.

Il respecterait même chez les fonctionnaires la liberté de conscience et d'opinion.

Il ne ferait pas de la corruption un moyen de gouvernement.

Et ne prodiguerait pas l'or du pays à des dépenses de police secrète.

Les récompenses distribuées à l'armée ne seraient pas le prix du sang des citoyens.

Et l'on ne construirait pas dans nos villes des forteresses pour mitrailler le peuple.

Tout cela tend évidemment à nous désabuser de plus en plus de la royauté, à la discréditer de jour en jour davantage, à combler pour elle la mesure de la haine, du mépris et du dégoût; tout cela tend à nous prouver que la royauté ne peut avoir les mêmes intérêts que les intérêts du peuple; qu'elle ne peut vivre qu'en s'appuyant sur les privilèges et les abus du passé; qu'en violant chaque jour les promesses et les sermens de la veille, et en foulant aux pieds les lois du pays.

Or, Louis-Philippe ne ferait pas tout cela s'il était royaliste : il voudrait au contraire entourer la royauté de respect, de considération.

Et qui sait ?... Il parviendrait peut-être à la faire durer quelques années de plus.

Mais il veut nous lasser bien vite de la monarchie.

Et nous couduire malgré nous à la république.

En vérité, en vérité je vous le dis :

Je ne connais pas de meilleur républicain que Louis-Philippe.

LA ROYAUTE.

Je n'ai pas dix-sept ans; mais si l'expérience
Cache encor sa lumière à mon adolescence,
L'histoire m'en tient lieu. Ses leçons m'ont appris
A mépriser les cours du plus profond mépris,
A vouer une haine inépuisable, intime,
A tout roi-citoyen, à tout roi légitime!
Car elle m'a montré l'infâme royauté
Desséchant tout bonheur et toute liberté;
— Ici, pour amuser d'effroyables caprices,
Démon ingénieux, inventant des supplices;
— Là, prenant à plaisir dans un horrible jeu
Des os d'hommes pour dés, les peuples pour enjeu,
La terre pour tapis et sans pitié ni trêve
Entassant des débris pour s'emparer... d'un rêve;
— Ailleurs, dans la débauche et dans les sales nuits
S'efforçant de noyer ses remords, ses ennuis,
Portant le déshonneur dans le sein des familles,
Employant l'or du peuple à corrompre ses filles;
— Et toujours implacable et du peuple martyr
Etouffant les sanglots qu'elle entend retentir,
Pour ses courtisans seuls ayant l'oreille large,
Trouvant le joug des lois une trop rude charge,
Méprisant du passé tous les enseignemens,
Portant pour les briser d'hypocrites sermens!

Et n'êtes-vous pas là, généreuses victimes,
Que déchire la dent des tigres légitimes?
N'êtes-vous donc pas là, dans votre nudité,
Témoignages vivans contre la royauté?
Pologne qui l'armant du tronçon d'une épée,
Crus pouvoir ressaisir ta couronne échappée,
Sur le ventre de qui les cosaques du Don
Ont passé triomphans, grace à notre abandon.
Et dont les nobles fils, épars en Sibérie,
Pleurent déshérités d'espoir et de patrie!
Malheureuse Italie, ô mère de héros,

Que l'Autriche et Grégoire ont jetée aux bourreaux!

Belgique jusqu'aux cieus un matin élançée

Et qui le lendemain fut si rapetissée!

Lisbonne qui ne voit que des échafauds prêts

Et dont le pied toujours glisse dans du sang frais!

Espagne qui n'as plus, épuisée et défaite,

Ni rendez-vous d'amour, ni bals, ni chants, ni fête!....

Quand le monde est encor tout plein de vos malheurs,

Anathème sur qui se parerait de fleurs!

Oh! moi, pour l'allégresse et l'amoureux délire,

Je n'ai plus aujourd'hui de cordes à ma lyre;

Je ne vais plus chantant mes fraîches passions,

Mes rêves de bonheur et mes illusions,

Bulles d'or dont la vue au matin est ravie

Et que fond à midi le soleil de la vie!

J'ai senti que le feu n'est pas mis dans nos seins,

Pour être consumé dans ces fades paroles;

Et que le Dieu puissant qui dispense les rôles,

En créant le poète eut de plus hauts desseins!

J'ai compris qu'il devait aux races étonnées

Prédire en les hâtant leurs nobles destinées,

Et placer des fanaux sur le bord du chemin,

Par où vers l'avenir marche le genre humain;

Que dans nos jours surtout il avait belle tâche,

Et qu'ouvrier sublime, avec tout écrivain,

Il lui faut travailler, travailler sans relâche

A fonder sur le roc l'édifice divin

Qui recevra le monde après le grand naufrage

Du passé, des pouvoirs et des lois de notre âge!

Oh! dans ces temps féconds on est homme à seize ans!

Oh! je comprends mon siècle et ses penchers puissans!

Je vois le but montré par la main éternelle!

Jusqu'ici dans la nuit j'avais toujours marché;

J'ignorais; je niais; un rayon m'a touché;

L'esprit dans un haut lieu m'a ravi sur son aile

Et devant le regard de ma jeune raison

S'est ouvert tout à coup un immense horizon!....

Voilà, voilà pourquoi dans l'arène publique

Je descends tout enfant, prêchant la république,

L'œil enfin éclairci, revenu de l'erreur,

Bénissant la montagne, hélas! et la terreur,

Habillant maintenant en Némésis armée.

Ma muse qu'autrefois on voyait parfumée,

Frappant avec le luth, en attendant qu'un jour

Je puisse avec le glaive abolir à mon tour!

NOUVELLES.

Lyon.

Une lettre de Paris contient les détails suivans, dont nous ne garantissons pas toutefois l'authenticité :

« Il paraît que M. Prunelle, maire de Lyon et député, a écrit au ministère une lettre dans laquelle il exprime franchement sa manière de voir et le résultat de ses réflexions sur la ville dont il est maire. L'opinion morale de Lyon, est-il dit dans la lettre de M. Prunelle, est loin d'offrir des sujets de confiance; en conséquence, je me fais un devoir d'offrir ma démission des fonctions de maire, attendu l'impossibilité de concilier les vœux et d'obtenir le concours de la population, en m'associant plus long-temps au ministère. Les membres du conseil municipal, et les principaux officiers de la garde nationale ont réitéré leur refus de continuer des fonctions où ils ne pourraient plus que partager l'impopularité des ministres. »

(Gazette du Lyonnais.)

— Il est parti, depuis quelque jours, de Lyon, six compagnies d'é-

lité, prises dans les trois régimens qui sont en garnison dans notre ville. Les voltigeurs se rendent à Châlons, et les grenadiers sont dirigés sur Metz. Cela prouve-t-il que nous aurons la guerre? Eh! mon Dieu non, cela prouve qu'il y a de grands mouvemens de troupes à l'intérieur.

— Le bruit courait hier qu'un négociant de cette ville avait reçu, par un courrier extraordinaire, une lettre annonçant que les fonds prussiens avaient éprouvé une baisse de 10 pour cent, et que cette baisse était attribuée à des projets de déclaration de guerre. Cette nouvelle a sans doute été fabriquée par quelques croupiers de la bourse.

INTÉRIEUR.

PARIS.



La cour d'assises vient de condamner, par défaut, M. Cabet à 5 ans d'emprisonnement, à 10,000 fr. d'amende, et à l'interdiction des droits civiques pendant le temps de sa détention. La saisie de son ouvrage (*la révolution de 1830*), a été déclarée bonne et valable.

— Le ministère dit partout qu'il aura la majorité à la chambre. — Les listes de souscription pour Jeanne et ses compagnons se couvrent chaque jour de nombreuses signatures. — Le ministre de l'intérieur a écrit à tous les directeurs des postes des départemens, une lettre dans laquelle il leur prescrit une enquête sur la presse périodique. — Les perquisitions et les arrestations se continuent avec une ardeur qui vaudra sans doute à la police une pluie de croix d'honneur. — La chambre est convoquée pour le 19, et le 17, il n'y avait encore qu'un tiers des députés présens à Paris. Ce n'est pas l'embarras, pour ce qu'ils vont faire ils n'ont pas besoin de se presser. — M. Vidocq vient d'être destitué par M. Gisquet.

Clermont. — Nous avons déjà annoncé à nos lecteurs, qu'une association pour la liberté de la presse venait d'être fondée dans cette ville. Nous croyons devoir aujourd'hui emprunter au *Patriote du Puy-de-Dôme*, les *considerans* qui précèdent les statuts généraux de cette association.

Les fondateurs de l'association pour la liberté de la presse, établie dans les départemens du Puy-de-Dôme, du Cantal, de la Creuse, de la Corrèze et de la Haute-Loire.

« Considérant que trente-deux millions huit cent cinquante mille Français, sur trente-trois millions, n'ont pas aujourd'hui par l'effet du monopole électoral, de représentation sincère et complète, et que leurs droits et leurs libertés ne sont véritablement représentés et défendus que par la presse :

« Considérant que le ministère semble avoir, depuis la révolution de juillet, déclaré à la presse une guerre à mort, par les réquisitoires de ses procureurs-généraux et par les saisies multipliées, qui sont de la persécution ; par les choix des jurés qui sont de l'arbitraire, par ses monstrueuses amendes, qui sont de la confiscation ; par les arrestations préventives des écrivains, qui sont de l'illégalité ;

« Que par conséquent il est nécessaire que le pays vienne au secours du pays ;

« Considérant qu'un ministère anti-national serait plus coupable de livrer la presse à la sainte-alliance que de lui livrer une province ; car la France, en perdant une province, ne perdrait qu'un membre, tandis qu'en perdant la liberté de la presse elle perdrait la vie ;

« Considérant que la liberté de la presse patriote n'a d'autre but que d'éclairer le peuple et d'améliorer sa condition matérielle, politique et morale ;

« Considérant que l'association doit être perpétuelle, car si la presse a pour mission de combattre les ministères impopulaires, elle a aussi pour mission de défendre les ministères nationaux,

Ont arrêté ce qui suit, etc., etc.

Grenoble. — Jeudi dernier on jouait, au théâtre de Grenoble, la

Tour de Nestle. On sait que dans le septième tableau, l'arrivée du roi et ses promesses au bon peuple rassemblé sous les fenêtres du château, sont accueillies par trois salves de *vive le roi!* Le public de la salle ne s'est pas montré d'aussi bonne composition que le public des *comparues*, et chaque fois que ceux-ci ont fait entendre les acclamations obligées, la salle leur a répondu par une salve de sifflets prolongés. Il faut que le nom de Louis-le-Hutin soit bien peu populaire à Grenoble!

Troies. — Le *Progressif de l'Aube*, journal rédigé avec talent et patriotisme, vient d'être condamné à 500 fr. d'amende.

Aix. — Un superbe charivari a été donné à M. le procureur-général, à l'issue du discours véhément qu'il a prononcé à la rentrée de la cour royale. Le charivari a duré trois heures.

EXTÉRIEUR.

Belgique. — Rien de nouveau relativement à notre expédition contre Anvers, dont la prise sera loin d'amener la solution de la question belge. Il n'en restera pas moins à régler les rapports de la France et de la Belgique avec l'Allemagne.

Anvers. — Le général Chassé redouble d'activité pour préparer la défense de la citadelle. Toutes les personnes inutiles au service ont été renvoyées. Aujourd'hui, les troupes françaises doivent être à Anvers.

Bavière. — Le roi Othon va partir pour la Grèce. Ces diables de Grecs doivent être bien impatients de voir la figure d'un roi.

Portugal. — Don Pedro va prendre le commandement de son armée. Ce prince pense sans doute qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même.

GLANE.

Les Hollandais se proposent d'inonder la Belgique. Ce projet dont ils parlent avec feu, n'est qu'un projet en l'air qui tombera dans l'eau.

— Plusieurs assommeurs ont demandé la décoration. Ces messieurs méritent la croix et Gisquet l'accorde.

— Chaque matin en s'éveillant *quelqu'un* demande si son royaume est encore de ce monde.

— Quels sont les dieux de M. Chose? Plutus et Mercure.

— On parlait de prendre la place d'Anvers. Combien rapportée, s'est écrié un doctrinaire.

— *Quelqu'un* pense qu'un monarque ami de son peuple doit seul se charger du soin de son *bien*.

— Soult et Thiers se disputaient l'autre jour. Laissez-les faire, dit un plaisant, ces messieurs ont l'habitude d'en venir aux prises.

— On prétend qu'il a oublié les barricades. Eh! mon Dieu non, pour se les rappeler il s'entoure de fossés.

— Le trône républicain n'est autre chose qu'une poire supportée par deux *magots* : Thiers et d'Argout.

— Il y a dans le système du 15 mars deux choses bien saillantes : le toupet de M. Chose et le nez de M. d'Argout.

— Le successeur de M. Thiers ne pourra lui dire : Après vous, s'il en reste.

— On assure que la *Pie Voleuse* est l'opéra qu'il aime le mieux.

— Les Prussiens ont passé le Rhin, nous les avons dans le dos.

Vente d'une charrette et ses chevaux.

Mercredi, vingt-un novembre courant, à neuf heures du matin, sur la place des Cordeliers de cette ville, près l'église il sera procédé à la vente aux enchères et au comptant de trois chevaux avec leur harnais et une charrette garnie de ses accessoires.

BLANC.

J. A. GRANIER, *Gérant*.